

*J'ai besoin d'une pause.* Voilà ce qu'elle m'avait annoncé un soir, il y a exactement trente-huit jours, sans préambule, sans autre explication ni justification, débrouille-toi avec ça. Elle n'avait pas trouvé nécessaire d'en dire plus, comme si on savait très bien, elle et moi, ce qui justifiait ce besoin de pause, comme si toute forme d'explication était superflue car cette pause était l'aboutissement naturel d'un processus qu'on avait perçu tous les deux. Sauf que non. Je n'avais rien vu venir, la brutalité du message autant que sa formulation lapidaire m'avaient giflé. Dans la vraie vie, on ne dit pas *J'ai besoin d'une pause*, ça ne se fait pas, ce n'est pas inscrit dans les codes sociaux. Lorsqu'on est invité à un repas, par exemple, on ne se lève pas soudain en disant *J'ai besoin d'une pause*, on ne prend pas son imper dans le vestibule et on ne claque pas la porte sans autre explication ni justification que *J'ai besoin d'une*

*pause.* On dit par exemple *Je suis désolé, ma mère a fait un AVC, je suis très inquiet, je dois vous quitter,* ou bien *Je suis désolé, je suis vegan, je ne supporte pas la vue de ce gigot et de manière générale tout ce qui rappelle la souffrance animale, ce n'est pas contre vous, je suis hyper sensible, excusez-moi,* on ne dit pas *J'ai besoin d'une pause* sans rien derrière, sans rien autour. Pourquoi le couple, fût-il dans une passe délicate, ne requerrait-il pas les mêmes règles de bienséance qu'un repas chez des amis amateurs de gigots ? Qu'est-ce que j'ai fait pour susciter un besoin de pause aussi pressant et abrupt ? Depuis trente-huit jours tourne en boucle une somme d'hypothèses et je me repasse le film de nos derniers mois, à quel moment a-t-elle basculé en mode pause ? Qu'ai-je fait de particulièrement pausifère ? Peut-être tout simplement m'être laissé aller à être moi, peut-être ne faut-il jamais être soi dans l'intimité si l'on veut qu'une relation dure comme au premier jour, persévérer à exhiber l'appartement témoin contre vents et marées, se contenter de montrer la vitrine. Le jour où l'on ouvre la porte de l'arrière-boutique, on crée un appel d'air et tout s'envole comme un tas de feuilles posées sur un bureau.

Sonia et moi nous sommes rencontrés à une soirée de réveillon, et elle m'avait immédiatement fait penser à Isabelle, une fille dont j'avais été fou amoureux à la fac. Isabelle appartenait à cette génération d'étu-

diantes qui voulait partir en Afrique, à cette époque c'était une fatalité qui s'abattait sans prévenir sur une certaine frange de la population féminine, on n'y échappait pas, l'acné à douze ans, l'Afrique à dix-neuf, elles attrapaient l'Afrique comme on attrape la varicelle. On les voyait, du jour au lendemain, transfigurées, transmutes, déambuler vêtues de sarouels informes, le vêtement le moins sexy qui soit, transformant le campus en immense course en sac. Tout juste sarouélisées, elles vous toisaient, vous écoutaient à peine, vos problèmes n'en étaient pas vraiment pour elles que la plaie suintante de l'Afrique empêchait de vivre sereinement. La pupille lointaine, elles savaient, elles, la valeur des choses. Lors de leurs prochaines vacances, elles allaient apporter des stylos au Bénin, peux-tu seulement comprendre ça dans ton petit cerveau étriqué d'Occidental nanti : des stylos au Bénin. Elles s'attelaient alors à une collecte parmi leur entourage, collecte qui avait moins pour fonction de collecter que de montrer qu'elles collectaient. S'engageait alors pour certains d'entre nous une course-poursuite quotidienne, voyant arriver les sarouels de loin, un vent de panique se levait, merde les stylos, quoi les stylos, les stylos, j'ai promis à Isabelle de lui faire passer un stock de stylos pour le Bénin et j'ai complètement oublié. Ainsi des groupes entiers de cerveaux étriqués d'Occidentaux nantis allaient se planquer à toutes jambes dans les toilettes

de la cafétéria en attendant que l'Afrique soit passée. Je n'étais pas plus sensible que mes camarades au sort du Bénin à vrai dire, mais il m'était apparu très vite que si je voulais intéresser Isabelle, il fallait que l'Afrique m'intéresse. La misère de l'Afrique était un levier idéal pour régler ma propre misère sexuelle. Ainsi, tous les matins, j'allais la voir avec un stylo, un seul, ce qui était, je le concevais, parfaitement absurde, j'aurais très bien pu lui en donner quatre, cinq, dix, en une seule fois, mais la répartition de mes dons permettait de multiplier les occasions de la croiser. La première fois que je m'étais approché d'elle, mon stylo à la main, j'étais aussi fébrile que si je me rendais à mon premier rendez-vous. *Tiens, Isabelle, pour le Bénin.* Cette phrase, *Tiens, Isabelle, pour le Bénin*, mille fois je l'avais tournée en boucle, la veille, dans ma chambre de cité U, face au petit miroir qui surplombait mon lavabo. Après des dizaines de versions, à force de travail et d'acharnement, j'étais parvenu à lui insuffler une tonalité d'une modestie héroïque, mélange de détachement et d'implication tourmentée de celui pour qui ce geste est naturel car ne sommes-nous pas tous au fond citoyens du monde et n'est-ce pas la moindre des choses d'aider son prochain quand on a la chance de vivre dans un pays développé ? Elle avait accueilli mon premier stylo avec un enthousiasme surpris qui m'avait encouragé à sauver le monde à nouveau dès le lendemain, et le

jour d'après, et celui d'encore après, toujours armé de mon unique stylo quotidien. Mais au fil des jours, je voyais son expression perdre en enthousiasme pour gagner en inquiétude, glisser lentement du *Ah cool des stylos!* à quelque chose qui se rapprochait de *Encore un stylo?...* À tel point qu'il me sembla qu'elle commençait à m'éviter, infléchissant sa trajectoire dès qu'elle m'apercevait de loin. Mais j'étais probablement paranoïaque, pourquoi m'aurait-elle évité, pourquoi se serait-elle privée de mon aide, elle et moi avions un pays à sauver. Un jour, la sentence est tombée, j'aurais dû m'y attendre, notre idylle stylographique ne pouvait pas durer éternellement, c'était trop beau. *Merci beaucoup Adrien, c'est super sympa, maintenant j'ai tout ce qu'il me faut, j'ai suffisamment de stylos, merci pour tout.* Suffisamment? Comment pouvait-elle en avoir suffisamment? À raison d'un stylo par jour depuis trois semaines, sans compter les week-ends, je ne lui avais fourni en tout et pour tout que quinze stylos! Comment pouvait-elle prétendre sauver le Bénin avec quinze stylos? Je m'étais permis d'insister gentiment mais elle m'avait lancé d'une voix que je ne lui connaissais pas *Écoute maintenant tu me lâches avec tes stylos, d'accord?!* L'année suivante, je l'avais croisée sans son sarouel mais avec une espèce de gilet en laine orange et un pantalon pattes d'éph vert pomme. Elle avait visiblement décrété son action aboutie et allait désormais con-

crer son temps à collecter des taille-crayons pour Calcutta.

Quand nous nous étions retrouvés côte à côte Sonia et moi, près du buffet, la ressemblance avait induit un processus inconscient bizarre et je m'étais mis à lui parler de l'Afrique, alors que je me fiche éperdument de l'Afrique, que je ne connais absolument rien à l'Afrique, et j'avais lu dans ses yeux que c'était probablement le sujet qui l'intéressait le moins au monde. Avec le recul, il faut bien avouer que tout ça partait très mal.

*Tu as l'air fatigué Adrien, tu es sûr que tu dors assez ?*  
Ma mère me trouve toujours fatigué, toujours amaigri, toujours pâle. Non maman, je ne suis pas fatigué, je vieillis, j'ai quarante ans, j'ai perdu mes illusions, je ne ris plus comme à treize ans, j'ai moins envie, c'est comme ça, tu aurais envie de rire toi si tu avais mis un point d'exclamation à *bisous* ? Tu aurais envie de rire si ton beau-frère venait de te demander de faire un discours pour son mariage ? Non, évidemment. N'importe qui aurait l'air fatigué après une telle requête, maman.

L'année de mes trente ans, j'ai sombré dans une profonde dépression. Un chagrin d'amour, un de plus. J'étais revenu passer quelques jours chez mes parents, j'avais besoin de repli foetal, de retour aux sources, quand bien même je n'avais plus rien de commun avec la source. Je me souviens qu'un soir, pendant que ma mère préparait le repas, debout

dans la cuisine, j'avais essayé de lui parler de mon mal, la dépression, sans l'affoler, mais sans l'épargner non plus, j'avais besoin de partager ça avec elle, lui dire à quel point j'étais rongé, à quel point j'en souffrais, ce à quoi elle avait répondu : *Tu dois boire du jus d'orange*. Voilà. C'était ça la solution de ma mère, boire du jus d'orange. Je vivais avec l'idée de la mort en permanence, le monde autour de moi était un gouffre sans fond, je n'étais plus en mesure de percevoir l'extérieur autrement qu'à travers un filtre charbonneux, la finitude m'apparaissait en toute chose, et ma mère me conseillait de boire du jus d'orange.

Le soir même de mes trente ans, j'étais sur le canapé avec mes parents et nous avons regardé *Le gendarme de Saint-Tropez*, et c'est probablement la définition la plus précise que l'on puisse donner de la dépression. C'était l'été, c'était un samedi soir, le monde s'activait, grouillait, ailleurs il y avait des festivals, des concerts, des familles en short sur la plage, des rires, des cocktails aux noms brésiliens, de la moiteur au clair de lune, des tubes de l'été qui font se frotter les ventres les uns contre les autres, moi je regardais Louis de Funès courir derrière des filles nues, et mes parents riaient comme si ce n'était pas la trente-sixième fois qu'ils voyaient cette scène. Si à dix-sept ans on m'avait dit : *Le soir de tes trente ans, tu regarderas Le gendarme de Saint-Tropez seul avec tes parents*, je ne sais pas si j'aurais eu envie de



continuer la route, et j'en ai quarante et à 17 h 56 elle a lu mon message sans y répondre, et la vie est un éternel recommencement, et il est écrit que je passerai toutes mes dizaines d'années chez mes parents avec le cœur broyé. À cinquante ans, je serai là, assis à la même place, et une Élodie, une Alice, une Chloé m'aura brisé le cœur et Ludo me glissera dans le creux de l'oreille *Dis, ça ferait très plaisir à ta sœur si tu faisais un petit discours pour la communion de Kevin*. Et m'apparaît que l'existence n'est pas un segment comme on en a parfois la perception mentale, mais un cercle de dix ans de circonférence sur lequel on tourne comme un cheval de cirque, et tous les dix ans on passe par ce même point, le point de chagrin d'amour chez ses parents, mais après tout tant qu'il y a des oranges il y a de l'espoir.